

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT

À L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

## LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	37	70
Union postale	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Notre Supplément illustré

## L'émancipation sud-américaine

Nos abonnés recevront, encarté dans le numéro d'aujourd'hui, un Supplément tiré sur huit pages, orné de nombreuses illustrations et consacré à l'émancipation sud-américaine et à la révolution du 25 mai 1810.

Ce Supplément devra être également remis aux acheteurs au numéro qui sont priés de bien vouloir le réclamer.

Saint Nicolas  
des Corbières

Nous avons déjà deux saints Nicolas. Le premier, qui fut évêque de Myre, en Lyce, est justement célèbre pour avoir délivré trois petits garçons du saoir d'un cuisinier sanguinaire. Il a d'autres titres encore à notre vénération. Jacques de Voragine nous apprend que sa vocation se révéla sur le sein maternel : il ne consentait à têter que deux fois par semaine. Plus tard, il apaisa les tempêtes et multiplia les moissons. Chacun sait que sa tombe bienheureuse distilla des baumes salutaires. — L'autre saint, deuxième du nom, fut le plus puissant Pape du monde carolingien. Il abassa la superbe des grands de la terre ; l'empereur germanique lui servit d'écuyer. — Examinez, mandait-il à ses évêques, si les rois et ces princes sont vraiment des rois et des princes ; examinez s'ils gouvernent bien d'abord eux-mêmes et ensuite leurs peuples. — Tous deux, le tendre confesseur et le pontife dominicain, méritent abondamment la canonisation. Mais il est un troisième Nicolas, moins populaire, qui ne le cède à ses devanciers ni en orgueil sacerdotal, ni en évangélique perfection. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, parfuma de ses vertus les âpres rochers des Corbières et tint Louis XIV en échec. Ce serait un fier saint à donner à la France. Ajez besoin de dire que je ne défends, pour cause d'indignité majeure, de rien solliciter pour lui ? Aussi bien, n'est-ce pas qui plaide sa cause, mais notre ami Etienne Dejean, directeur des Archives, un ancien député qui a profité d'une disgrâce du suffrage universel pour devenir un noble historien. Récentement, M. Dejean nous apprenait à respecter en Bagnol le préfet selon la pensée de Napoléon. Aujourd'hui, il s'élève au-dessus des choses temporelles. Dans son généreux et savant livre : *Un Prélat indépendant au dix-septième siècle*, il nous fait connaître et vénérer un Nicolas Pavillon un pasteur d'âmes selon l'Evangile. M. d'Alet ne fut pas seulement un évêque parfait : il fixa un type idéal.

Pavillon a été l'évêque, comme Louis XIV était le roi.

\*\*\*

Voici longtemps que l'étude du sentiment religieux n'est plus l'apanage des seuls clercs. Le chef-d'œuvre de l'histoire spirituelle a été écrit par les moins croyants des hommes, notre révérend père Sainte-Beuve, du diocèse de la libre pensée. Son *Port-Royal* demeure le modèle inégalé de la critique sacrée. Plus que jamais, nos érudits savaient, à quelque confession qu'ils appartenaient, s'attachent à comprendre comment nos pères conduisaient l'œuvre de leur saint. MM. Lavisse, Gazier, Reboul, Fortin, Strowsky, bien d'autres encore, débordaient de grands coups d'autorité le secret de leurs joies et de leurs tourments. C'était jadis le premier des arts que la médecine de l'âme. Du souci de l'au-delà sont nées ces sublimes inquiétudes qui s'appellent François de Sales, Saint-Cyran, Pascal, Angélique Arnauld, Bossuet, Fénelon. Les interroger, avec une indécision respectueuse, paraît à nos historiens aussi passionnant qu'une enquête à travers les cabinets des politiciens ou dans les alcôves des maîtresses royales. « Les deux sœurs Angélique et Sainte-Euphémie, a écrit M. Lavisse, sont des personnages de notre histoire plus considérables que la marquise de Montespan. »

Il est bon de quitter Versailles et Marly si l'on veut découvrir quelque chose dans la France du grand règne. Voici, à l'autre bout du royaume, en la rude région des Basses-Corbières, un îlot de sauvagerie médiévale. Le moyen âge s'est oublié là, sans y rien laisser de l'esprit de l'Eglise. Trente mille montagnards, plus farouches que les sangliers de leurs forêts, tremblaient sous une poignée de nobles brutaux et concussionnaires. Nulle justice, nulle pitié, partout la ruse à l'insinuer de la bête humaine. Les ours chassaient l'ours et les Capucins leur ripailles. L'afreux troupeau vit sans berger. Il a bien un évêque, mais cet évêque ne réside point. S'il lui prend fantaisie, par aventure, d'apparaître au misérable chef-lieu de son diocèse, c'est pour montrer aux villageois d'Alet une parodie des fêtes princières ; Monseigneur donne à danser sur les bords de l'Aude et repart aussitôt. Ses ouailles se volent et s'entre-tuent. Ces brutes ont leurs heures de gaieté ; ce sont alors des danses obscènes et de hideuses beuveries. Par bonheur, le siège épiscopal d'Alet devient vacant. Des dames qui vient de prêcher à Sainte-Croix de la Bretonnerie une octave du Saint-Sacrement, Nicolas Pavillon a édifé les belles théologues ; Vincent de Paul l'a formé pour les

conquêtes de la foi. Richelieu fait un évêque de ce prêtre obscur. Et le génie de l'Evangile s'empare de ce malheureux coin du monde pour le changer en verger du Seigneur.

\*\*\*

L'apostolat de Nicolas Pavillon, ces quarante années de charité héroïque, ce long miracle de la volonté et de l'amour, aucun historien jusqu'ici ne l'avait entièrement conté. Le grand portrait attendait son peintre. M. Etienne Dejean dresse le héros avec toute sa stature. Les éléments de la parfaite ressemblance, il les a trouvés, grâce à l'obligeance de M. Gazier, dans une *Vie manuscrite de M. d'Alet*, qui fit partie des papiers de Mlle de Théméricourt. C'est là, c'est aussi dans l'ingénue récit du bon Lancelot, c'est aussi dans ce livre définitif de M. Dejean qui revit, en sa sainteté incomparable, l'homme divin qui rapporta au plus abandonné des diocèses de France la pureté de l'Eglise primitive. M. d'Alet alla dans son siècle les vertus de la Légende dorée.

Ces vertus désapprises, Nicolas Pavillon les eut toutes. Elles se fondaient en une terrible douceur. Sans doute, nos intelligences averties ont souvent besoin de faire effort pour comprendre ce magnifique mélange de rudesse et de charité. « Mais, nous rappelle M. Dejean, on n'est historien qu'à la condition de comprendre les sentiments des hommes du passé, d'entrer dans leur esprit et dans leur âme. » La mission de M. d'Alet était d'évangéliser des loups. Sa parole naturelle l'entraînait au perpétuel pardon ; il dut s'imposer parfois la sévérité. Lancelot, qui ne manqua pas d'aller saluer en ce pays perdu l'évêque selon l'esprit de Port-Royal, a noté un trait de cette rigueur : « Un jour, on vint lui dire qu'un jeune gentilhomme qui avait bien quinze ou seize ans, et qui était encore à l'école d'Alet, avait dansé avec une fille dans une rencontre où il s'était trouvé, et l'avait même embrassée, ce qu'on ne regardait comme une civilité dans le monde ; mais M. d'Alet ne prit nullement cela de la sorte. — En effet, le pauvre écolier concupiscent, sans préjudice d'une mercuriale, reçut « le fouet bien serré. » Un Père jésuite aurait trouvé un autre châtiement, en tenant compte de l'intention. La méthode de Pavillon n'eût pas choqué Pascal. Mais à côté de ces pieuses colères, que de mansuétude ! Ce sont des sorcières que les paysans veulent brûler par excès d'orthodoxie et que l'évêque arrache aux bûchers. Justicier implacable, M. d'Alet fait rendre gorge aux frères Aosthène, deux offraints concubinaires qui depuis vingt ans pillaient la contrée. Ces coquins meurent dans la misère, ainsi qu'il convient à la justice humaine, surtout lorsqu'elle se sent aidée d'en haut ; le prélat se souvient leurs familles. Pour lui-même, toutes les cruautés de l'ascétisme, la cilice, la discipline, le jeûne. Lancelot remarqua qu'il n'était pas simple dans ses habits. « Un jour, son archevêque vint, comme il relevait sa soutane, que ses chaussures étaient rompues : « Monseigneur, votre bas est tout rompu et l'on voit votre chair. — Est-il possible ? » répondit-il. Et il baissa aussitôt sa soutane, pour qu'on ne vît pas sa pauvreté. » Pour ne pas priver ses pauvres d'une obole, il se servait d'un paroissien en lambeaux. M. de Longueville lui fit présent d'un bréviaire neuf. Elle y gagna une de ces bénédictions dont la belle criminelle repentie était insatiable, ayant été amenée à la pénitence par les chemins les plus dévoués. Un trait encore, que cite Lancelot : M. d'Alet, venant du prélat et étant tout en sueur, attendit longuement à la grille de l'évêché que son portier lui daignât ouvrir. Ce fonctionnaire était retenu ailleurs et l'occupait si fort qu'il ne pouvait venir. Il n'en obtint pas moins la bénédiction épiscopale, suivie d'une invitation au repentir.

Ce ne sont là que les petites grandeurs de la vertu de Pavillon, les menus épiques que dérober le glorieux à la gerbe du moissonneur sublime. Pour l'historien, M. d'Alet représente plus et mieux encore un prélat accompli. Il dépasse de toute la tête les puissances du siècle. La seigneurie se tient devant lui prosternée. Le prince de Conti, rongé de débâcles, était au lit, lorsqu'on lui annonça la visite du bon pasteur, alors en tournée à Pézenas. Soudain il entendit une voix secrète : « Voici celui auquel il faut que tu abandonnes ! » Il s'écroula aussitôt l'horreur et le dégoût du péché. C'était la Grâce, la vraie, l'Effacement, non pas la mesquine grâce suffisante des molinistes, que peut extorquer le pécheur, mais le formidable bonheur qui foudroie l'âme « à la guise souveraine de Dieu ». Pavillon reconnut à ce coup le décret céleste ; dès lors il respecta dans le méchant gouverneur du Languedoc un favori du caprice divin. Il soigna en douceur cette triste âme trisonnante, la réchauffa, la préserva de s'égarer. Conté, dans l'ardeur de son zèle, voulait répudier la princesse sa femme, par esprit de mortification. Pavillon le maintint au sein du siècle et l'emprisonna dans le devoir mondain ; pour le reconcilier avec le ciel, il lui fit opérer des restitutions dont les finances du Languedoc s'enrichirent. Selon Pavillon, un évêque dans son diocèse, ce n'était ni un moine qui contemple, ni un théologien qui subtilise, ni une manœuvre d'intendant mitré, mais le Magistrat du Divin. Il le fit bien voir à Louis XIV. S'il signa le Formulaire, par épouvante du schisme, ce ne fut qu'à bout de résistance, sans rien céder sur la grâce efficace, agnosticisme quand même et malgré le Roi. « Il n'est point commode, disait Lionne, d'avoir affaire à une cervelle de M. d'Alet. » Dans la dispute de la Régale, il s'obstinait encore sur son lit de mort. Le chancelier Séguier s'écriait : « Cet évêque a craché au nez du

Roi ! » Ce robin comprenait difficilement l'indépendance ; naïvement à la lecture des *Provinciales*, M. Séguier avait pensé mourir de surprise et s'était fait saigner sept fois. Pavillon, frappé de paralysie, adressa au Roi qui avait voulu briser le droit épiscopal cet adieu de respect et de défi : « Je prie Dieu de vous combler de ses grâces et de vous rendre un roi selon son cœur. » Le souvenir de cette agonie héroïque palpite encore à travers les ruines tragiques de l'évêché d'Alet. On croit toujours dans les Corbières que la tombe du saint porte bonheur aux humbles gens de la montagne.

\*\*\*

Pourquoi si peu de gloire après tant d'œuvres ? Serait-il vrai que les saints eux-mêmes ne sauraient se passer de la librairie ? Il a manqué à Pavillon le don qui combla Pascal, cet autre présent de la grâce efficace qui s'appelle le génie du bon style, ou encore une éloquence à la Bossuet, l'éloquence intellectuelle d'un Fénelon, le délicieux secret qu'eut François de Sales de parler « tout bellement et doucement » aux âmes. La postérité se compose en somme d'une immense majorité de pêcheurs. Liti, il était vraiment de Port-Royal, en ceci qu'il dédaignait d'ajouter des parures à la vérité. On n'aimait point la gentillesse au saint désert. M. de Saint-Cyran n'hésitait point à damner Virgile. « Plus on ôte aux sens, disait la Mère Agnès, plus on donne à l'esprit. Tout le plaisir qu'on prend aux choses visibles diminue autant la vie de la Grâce. » Assurément. Mais quoi ! ne sommes-nous pas les consentantes victimes du démon de la délectation ? Nous favorisons, parmi les bienheureux, ceux qui ont commis, bon gré mal gré, le damnable péché de littérature. Pavillon avait trop à faire ici-bas pour songer aux destinées du beau langage. Il a le style sec et nu comme le rocher où il planta la croix. Et puis nous ne sommes plus capables de nous hausser à la mesure d'une âme pareille. Nous demandons tous, comme reprochait Bossuet, « des coussins sous les coudes ». Au Dieu des jansénistes qui veut qu'on le craigne, la pensée moderne préfère secrètement, sinon le Dieu trop indulgent des Petits Pères, du moins celui de l'évêque de Genève, le souriant Seigneur que le plus suave des directeurs de conscience révélait à sa Philothée. Saint Nicolas, fera toujours un peu pour à nos molles dévotions. Ce n'est d'ailleurs de notre part qu'un hommage. Nous n'avons pas, disait François de Sales, les bras assez larges pour atteindre aux cœurs du Liban. Contentons-nous de l'hysope des vallons. »

Henry Roujon.

## LA VIE DE PARIS

## L'ÉTERNELLE JEUNESSE

Comme le rideau tombait, mon ami tourna vers moi un visage riant. Il faut dire que cet ami avait débarqué le matin d'un train de province. C'est un bourgeois aimable, qui met un chapeau chaque fois qu'il va au théâtre. En conséquence, il n'a pas l'habitude — qui nous est chère — de refrener ses enthousiasmes et d'hésiter à les formuler. Il dit, très haut :

— Elle est admirable ! Comment s'y prend-elle pour ne pas changer ? Je l'ai vue il y a dix ans, dans ce même rôle de jeune fille. Et l'as-tu vue ? C'est la même ! La même, te dis-je ! Si belle ! Elle est si belle ! Pas une ligne du visage n'a fléchi. J'ai retrouvé son nez mobile et impérieux, ses yeux nobles, l'ingénuité de son sourire. Une Grecque de l'Antiquité, une belle Grecque dont la maturité triomphante garde pourtant le charme hésitant et froid de l'adolescence. Elle...

Je l'interrompis brutalement :

— Chut ! dis-je, Tais-toi ! Sortons. On nous regarde. Tu parles sur le trottoir. Es-tu fou ? Une Grecque de Lutèce ? Où as-tu fait tes classes, mon ami ?

Je l'entraînai. Et, lorsque nous nous trouvâmes dehors, je le raillai sans ménagements, sur un ton capable :

— Apprends, lui dis-je, mon ami, que Mme Jane Hading est passée à toutes les actrices du monde. Faut-il que je t'explique les illusions de la scène ? A moi aussi, elle a paru belle. Mais, quand j'étais tenté de m'en souvenir, je pensais que Mme Jane Hading quitterait tout à l'heure sa robe d'enchantement, qu'elle dépouillerait son prestige, et serait semblable à toutes les mortelles, qu'un insouciant destin marque au visage des qu'on atteint la trentaine. Calme-toi, mon ami ! Il n'y a pas de beauté durable. Et tu le sais bien, puisque tous les poèmes du monde le disent depuis deux mille ans.

Mais il répondit, sur un ton vexé :

— Faut-il que je dis des bêtises parce que je ne suis pas Parisien ? J'avais une lorgnette. J'ai regardé Mme Jane Hading avec obstination depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin. Or, je soutiens qu'elle est restée très belle et que les fards l'enlaidissent plutôt qu'ils ne lui portent secours. Je le soutiens, et je suis prêt à parier.

— A parier quoi ?

— A parier que Mme Jane Hading, en plein soleil, sur le coup de midi, m'apparaîtra aussi jeune, aussi fraîche, et pour tout dire aussi éclatante qu'elle était tout à l'heure sur la scène.

Alors, comme l'obstination de ce provincial m'indisposait, je répondis :

— Je tiens le pari. Nous irons demain chez Jane Hading. Elle a de l'esprit, et comprendra fort bien notre démarche. Au reste, le tout est de savoir parler. Et tu sais très bien, comme je vois.

Le lendemain, comme l'horloge de l'église de Neuilly marquait midi et le taximètre de notre voiture 4 fr. 35, nous sonnâmes à la porte de l'actrice, laquelle nous reçut aussitôt. Les fenêtres de son élégant boudoir étaient grandes ouvertes. Une lumière vive et crue inondait toutes choses. Mme Jane Hading ne

cherchait point les subtilités du contre-jour. Elle s'assit en face de la fenêtre, et... et je ne sais plus ce qu'il advint.

Aucune fatigue n'avait laissé d'empreinte sur le visage admirable. Aucun pli ne marquait les lèvres saines. Aucune ride ne creusait les paupières. Les yeux avaient gardé leur jeune éclat. La ligne pure et presque enfantine du menton était intacte. Et mon ami, qui m'observait avec une gaieté sournoise, prit la parole en ces termes :

— Madame, je vous amène mon ami, je suis Parisien, et il est provincial. Il vous dira le contraire. Mais ne le croyez pas. Car il n'est qu'un provincial pour ne pas reconnaître la beauté. Il affirmait que vous étiez moins belle à la ville que sur la scène. Je l'ai amené ici. Il est confondu. Pardonnez-nous, madame, et souffrez que nous vous laissions déjeuner en paix.

Mme Jane Hading me regarda avec pitié, et dit :

— Monsieur, votre incrédulité ne me déplaît point. Peut-être est-il surprenant que je me hasarde à jouer les grandes premières. Mais, si j'ai cette confiance, c'est que je possède, monsieur, un secret.

— Et quel secret ? demanda mon ami, car, pour moi, j'étais incapable de parler, et je me tenais assis, rouge et très gêné, sur le bord du fauteuil.

— Un secret. Je donnais des représentations à Londres, voici quelques années. Un soir, après le spectacle, une dame de la plus haute société vint me trouver dans ma loge, « ayant complimenté avec des mots exquis », me déclara qu'elle avait ressenti une émotion d'autant plus vive que je ressemblais trait pour trait à une sœur bien-aimée que la mort lui avait ravie.

— Je veux vous remercier, dit-elle, du plaisir que vous m'avez donné au cours de cette soirée. Le cadeau que je vous donnerai vous fera sourire aujourd'hui. Mais plus tard, si vous ressentez les fatigues de la vie ardente des actrices, vous jugerez que mon offrande a du prix. C'est une eau de beauté dont le secret s'est transmis de génération en génération dans ma famille. Elle est assez simple pour que vous puissiez composer vous-même la lotion bienfaisante, qui vous assurera une imprévisible jeunesse.

— Et vous vous servez de cette eau ? demandai-je à Mme Hading.

— Chaque jour, dit-elle. Et c'est ainsi que vous avez perdu votre pari.

Alors, mon ami, qui à mille rides, et qui est laid comme tout, parla timidement :

— Voudriez-vous, madame, me communiquer cette recette merveilleuse ?

— Et dit-elle, un homme ! N'avez-vous pas honte ? Mais toutes les femmes pourront acheter mon eau : l'Eau de jeunesse Jane Hading. Je suis féministe, moi. Et je voudrais que toutes les femmes restassent jeunes, pour qu'elles puissent mener leur mari par le bout du nez. Et voilà. Plus de fards, plus de masques, rien qu'une lotion quotidienne. Et les femmes resteront jeunes, comme je suis restée jeune, ne vous en déplaise, monsieur !

Sur ce mot, elle me fit une petite révérence narquoise, et nous congédia, fort honnêtement.

André Nède.

## Échos

## La Température

Bien que la chaleur soit encore très forte, la journée d'hier, à Paris, a été moins pénible à supporter que celles de la semaine dernière. Le temps s'est un peu rafraîchi. Si léger que soit ce changement dans la température, les Parisiens ont dû éprouver un réel soulagement en pouvant, enfin, respirer librement. Le ciel est d'ailleurs très nuageux, même un peu menaçant.

Le thermomètre, le matin, marquait 11° au-dessus de zéro et 27° le soir. La pression barométrique, stationnaire après hausse, accusait à midi 770<sup>mm</sup>, une aire de pression supérieure à 770<sup>mm</sup> couvrait, hier matin, l'Angleterre et la plus grande partie de la France.

Des pluies sont tombées dans le Sud en Espagne et en Russie ; en France, il a plu à Belfort et au mont Aiguouil où un orage a éclaté.

Dimanche la température a été très élevée sur toute la France ; on a noté des maxima de 33° à Nancy et au Mans. Hier, le temps était encore très chaud dans l'Est et le Sud, tandis qu'il s'est refroidi dans l'Ouest.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 12° à Boulogne et à Brest, 13° à Cherbourg et à Lorient, 14° à Nantes et à Bordeaux, 15° à Lille, 16° à Biarritz, 16° à Rochefort et à Charleville, 17° à Dunkerque, au Mans, à Belfort et à Gap, 18° à Orléans, 19° à Alger, à Toulouse, à Lyon, et à Marseille, 20° à Limoges, à Clermont, à Nancy et à Besançon, 21° à Cetta, 22° à Perpignan, 23° à Cap-Béarn.

En France, un temps nuageux est probable. (La température du 23 mai 1908, était à Paris : 10° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi ; baromètre : 764<sup>mm</sup> ; mauvaise journée.)

## Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du Figaro :

Prix de la Vienne : Homosselle ; Cintra.  
Prix de la Garenne : Quolibet II ; Lord Kildare.  
Prix de l'Anis : Indus ; Nopal.  
Prix Fleurissant : Antinios ; Reporter.  
Prix du Gers : Pic Royal ; Grenat II.  
Prix du Limousin : Muntjac.

## A Travers Paris

C'était au marquis de Ségur, directeur de l'Académie française lors des départs de ceux de ses confrères qui ont été remplacés par MM. Raymond Poincaré, Brière, Jean Aicard et Doumic, qu'incombait, suivant le règlement de la compagnie, la tâche honorable certes, mais un peu lourde, de répondre aux discours de réception des nouveaux élus.

Mais, comme plaisir qu'il lui éprouvât à accueillir tout à tour ceux-ci et la coupole, M. de Ségur n'a eu garde de

décliner l'offre de trois de ses collègues à l'aider de leurs soins.

Il a donc été décidé que le marquis de Ségur recevrait seulement M. Eugène Brière et que M. Raymond Poincaré serait reçu par M. Ernest Lavisse, M. Jean Aicard par M. Pierre Loti et M. René Doumic par M. Faguet.

L'Académie ratifiera aujourd'hui même ce petit manquement à la lettre du règlement, avant de passer à l'examen des titres des candidats à ses élections de jeudi.

Le vénérable doyen de la Société des Gens de lettres, M. François Fertiault, accomplira dans un mois, jour pour jour, la quatre-vingt-quinzième année de son âge, car il naquit à Verdun le 25 juin 1814, au moment où s'installaient, pour quelques mois, Napoléon à l'île d'Elbe et Louis XVIII aux Tuileries.

M. Emile Ollivier, doyen de l'Académie française, était un petit garçon de cinq ans lorsque M. Fertiault publia son premier ouvrage, sous Louis-Philippe, *Arthur ou le Diner des sept châteaux*, roman délicieusement gothique, dont le titre seul évoque ces vieilles boîtes à gravures colorées, où l'on voit, sous verre, un troubadour chantant au pied d'un donjon, au sommet duquel une châtelaine, panache et voile au vent, donne les signes du plus doux émoi...

M. François Fertiault habite Montmartre depuis près d'un siècle. Nous l'avons rencontré hier en excellente santé.

## Un début.

C'est moins peut-être un début que l'évolution très intéressante d'un talent qui s'est déjà brillamment affirmé sous d'autres aspects.

Les ouvrages où Maria Star a si pittoresquement et si poétiquement évoqué Venise et l'Orient, les volumes précieux où elle s'est révélée si fine et si sûre du cœur humain, seront certainement égalés par le roman nouveau, *Les Deux Gloires*, où le distingué écrivain a su unir tant d'émotion à une si minutieuse connaissance de la vie. C'est là une œuvre fort curieuse qui nous promet d'autres surprises encore.

## INSTANTANÉ

Dario NICCODEMI

L'auteur de la pièce qui triomphe en ce moment au théâtre Réjane, *Le Refuge*, une des plus importantes comédies dramatiques de l'année, a été une révélation, — sauf pour ceux qui connaissent tout ce que cachait d'obstination patiente, d'énergie concentrée et de courage silencieux le sourire italien de ce nouveau venu.

Dario Niccodemi, en effet, n'est l'homme de Paris que depuis six ans à peine, et lorsqu'il y arriva il baragouinait un français improbable ; mais il avait la passion de notre littérature, et, au lieu de faire, à travers Paris le voyage classique des joyeuses découvertes, cet apprenti écrivain s'enferma, s'emprisonna avec nos meilleurs auteurs, s'imposa de recopier des ouvrages entiers de Sainte-Beuve, de Taine, d'Anatole France pour se familiariser avec l'aspect des mots, la structure des phrases, les formes syntaxiques, les rythmes, les cadences et, finalement, ce Latin, qui avait eu, à Livourne, une enfance tout italienne et avait à Biondo-Aires reçu une instruction tout espagnole, obtint, à force de ténacité méthodique, ce résultat merveilleux de penser et de s'exprimer en français, comme un des nôtres, et à qui serait doué.

Car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas seulement un dramaturge adroit que l'on applaudit tous les soirs au théâtre Réjane, c'est aussi un écrivain et qui sera un maître, quand il maniera plus aisément notre langue et s'appliquera moins. On ne peut lui reprocher aujourd'hui qu'un excès de conscience littéraire. A combien d'auteurs dramatiques français pourrait-on adresser le même reproche ?

Notre Courrier des théâtres disait fort justement hier que, pendant les fortes chaleurs, il faisait moins chaud dans une salle de spectacle tenue à l'abri du soleil pendant toute la journée que dans les rues.

Rien n'est plus exact, et l'on peut s'en rendre compte au théâtre Michel où, depuis deux jours, M. Michel Mortier a eu l'ingénieuse idée d'installer dans sa salle, et bien en vue du public, un imposant thermomètre qui, malgré l'enthousiasme de l'élegante affluence venant applaudir la séduisante Cléo de Mérode, marquait samedi soir 16° et dimanche soir 14°, alors qu'en plein air la température était de 29° et 26°.

Pendant que nos économistes les plus distingués épiloguent à perte de vue sur l'augmentation du prix de la vie, il est bon de ne pas oublier que le goût du luxe, chez les femmes surtout, se répand de plus en plus.

Mais comment une femme véritablement élégante satisfait-elle ce goût du luxe ? Ce n'est pas seulement avec ses chapeaux ou ses toilettes, qui n'en sont que des témoignages fragiles et passagers, mais c'est surtout avec ses bijoux qui, eux, sont durables. Et parmi les bijoux, les perles et les diamants sont, à juste titre, les plus recherchés. Aussi, le désir de toute Parisienne est-il de posséder quelques-uns de ces précieux joyaux.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, l'achat d'un collier de perles, notamment, n'était possible qu'aux riches ; heureusement, un marchand, qui n'est peut-être ni un alchimiste extraordinaire, le professeur Tecla, a trouvé récemment, au fond de son creuset, le secret des perles scientifiques dignes de rivaliser, par la pureté de leur orient et par leur durée, avec les perles véritables.

Ces nouvelles merveilles, exposées à la maison Tecla, rue de la Paix, attirent et envoient toutes nos élégantes : c'est que les perles Tecla sont toujours servies, avec des diamants véritables, sur

des bijoux d'or et de platine du goût le plus délicat ; les modèles en sont dessinés et établis spécialement par les joailliers les plus habiles, qui suivent la mode pas à pas, mais dont les créations restent toujours dignes de la réputation chaque jour grandissante de la maison Tecla.

C'est aujourd'hui que commence à l'hôtel Drouot la première vente des beaux livres composant la bibliothèque de Victorien Sardou. Les enchères, qui seront certainement très brillantes, seront dirigées par M<sup>lle</sup> Lair-Dubreuil et Henri Baudouin, assistés de M. Henri Leclerc dont le catalogue, dressé avec le plus grand soin, est un modèle d'érudition bibliographique.

Demain, à la galerie Georges Petit, s'ouvrira l'exposition particulière de l'importante collection de tableaux anciens et pastels de M. P. M..., dont la vente aura lieu le 28 mai, sous la direction de M<sup>lle</sup> Lair-Dubreuil, assistée de l'expert Henri Haro. On y remarquera des œuvres de Van Beyeren, Ford, Bol, Brouzou, Cuyt, Gêr. David, Fabritius, Van der Goes, Goya, Greco, Guido, Largillière, Lalour, Van Loo, Claude Lorrain, Miéroux, Nattier, Van der Neer, Paler, Perronneau, Ribera, Hubert-Robert, Rubens, Schall, Jan Steen, Teniers, Velasquez, etc.

Jeudi, l'exposition sera publique.

## Nouvelles à la Main

Un parvenu fait visiter sa galerie :  
— Voilà un Rubens.  
— Hum ! hum !  
— Vous en doutez ? A qui alors attribuez-vous le tableau ?  
— A la malveillance.

## Le Danton.

— Le ministère de la marine déclare que tout est à merveille dans la situation actuelle du cuirassé.  
— C'est au point que, si le lancement avait pu s'opérer, c'eût été presque inquiétant...

— En quoi consiste exactement le lancement d'un bateau ?  
— C'est une espèce de jeu de quille...  
Le Masque de Fer.

## Les Tableaux de Laeken

On a beaucoup parlé depuis quelque temps des tableaux composant la collection du roi des Belges ; on a donné au sujet de leur dispersion, et des causes de cette dispersion, toutes sortes de détails qui, s'ils ne relevaient pas exclusivement du roman, peuvent être pour la plupart taxés d'exagération.

Mettions les choses au point, et précisons certains renseignements, que nous sommes allés puiser à bonne source.

Tout d'abord, il est évident que le Roi a toute liberté de vendre à qui bon lui semble les tableaux qui lui appartiennent en propre ; il n'a donc nul besoin de se cacher







ture est mieux traitée que la filature, et dans un discours plein de faits et de chiffres, l'orateur soutient que la filature en souffrirait, il voudrait non pas rétablir l'égalité, mais tout simplement supprimer la prime.

Le ministre du commerce lui répond que cette suppression placerait la sériciculture française dans un état d'infériorité. Mais M. Thierry insiste.

135 voix seulement répondent à son appel et l'article 5 est adopté.

En somme, on marche et on arrive sans autres anicroches à l'article 11. M. Victor Fort entend que la loi profite aux tisseurs de Lyon qui, en réalité, ne sont pas dans l'affaire; mais une réclamation électorale a toujours son prix. La preuve, c'est que M. Jean Morel s'approprie les observations de M. Fort et que MM. Louis Dumont, Bourdieu, Bonnevay, Lédin et Vidon présentent des amendements dans le même sens. Le ministre leur donne à tous de bonnes paroles; c'est la commission du budget qui décidera.

A sept heures moins dix, l'ensemble du projet est adopté par 447 voix contre 87. Au début de la séance, M. le président Brisson avait prononcé, avec le tact et la mesure qu'il sait toujours y mettre, l'éloge funèbre de M. Gellé, député d'Abbeville, qui s'engageait à la Chambre depuis quatorze ans.

Pas-Perdus.

## AL'HOTEL DE VILLE

PREMIERE SEANCE DE LA SESSION. — LES AUTOBUS.

La première séance de la session du Conseil municipal a eu lieu hier. M. Galli a fait approuver l'annulation du principe d'une réclamation à organiser le 24 juin en l'honneur des délégations italiennes qui viendront à cette époque à Paris. M. Massard a prié l'administration de ne faire enlever les fleurs placées sur les monuments (dont les statues de Jeanne d'Arc) que quarante-huit heures après leur dépôt, et M. Froment-Meurice a fait inscrire une question sur le mauvais état des Tuileries et l'abus des expositions qu'on organise dans les jardins.

Au cours de cette première séance, M. Chausse a donné la parole à M. Duval-Arnould, rapporteur de la réorganisation du service des omnibuses, qui a fait rectifier le procès-verbal concernant le cahier des charges. C'est par suite d'une erreur matérielle qu'on avait indiqué le taux de 51/2 0/0 au lieu de 61/2 0/0.

M. Duval-Arnould a ajouté que cette rectification avait été faite en temps voulu auprès des demandeurs en concession. Il a été décidé, après une intervention du préfet, que le concours serait clos le 5 juin. M. Evain a alors donné lecture d'une lettre par laquelle M. Etienne, directeur de la Compagnie des omnibuses, proteste contre des propos qui ont été tenus, rapportant inexactement des paroles prononcées à l'assemblée générale des actionnaires. Loin d'avoir pris une attitude de combat à l'égard du Conseil municipal, M. Etienne explique qu'il est disposé à collaborer avec l'assemblée communale.

Il désire cependant que la solution intervienne avant la fin de l'année, les intérêts de la Société exigeant qu'on sache si la concession est accordée ou qu'on prépare la liquidation.

Janville.

## LE DECISIF ESSAI

On attendait la prochaine apparition de la merveilleuse nouveauté créée par les célèbres usines lyonnaises Cottin-Desgouttes; l'apparition de la 10-chx, incomparable voiture légère qui défie par ses qualités toute comparaison.

Les connaisseurs apprendront avec plaisir que le premier spécimen de cette merveille sera mis à leur disposition pour être essayé, à partir du 1<sup>er</sup> juin, chez M. Dumaine, agent exclusif des Cottin-Desgouttes à Paris, 41, rue La Boétie.

## A L'EXPOSITION CANINE

### Les Chiens de luxe

Très mondaine a été la journée d'hier, à l'exposition canine. Le chien de luxe a pris sa revanche sur le chien d'utilité, et les minuscules touts à poil ras, tenus en laisse et présentés par des dames, ont obtenu un succès fou.

C'est à deux heures précises que l'examen de ces chiens a commencé. Le jury était composé de MM. le comte de Dannes, Menans de Corbe, le comte de Gernigny, le vicomte de Montauslain et le baron Joubert.

Miles Luco et André Arbel ont présenté de superbes fox-terriers auxquels le jury a décerné deux premières médailles.

Mlle Hecht a eu la joie de voir son remarquable terrier remporter un premier prix. Le chow-chow de la baronne Seillière a reçu la même récompense très méritée.

Un autre chien très admiré a été celui de Mlle Yvonne Dubel, de l'Opéra, qui, avec une grâce charmante, a présenté elle-même son minuscule et joli toy-terrier.

Ont été également primés, les chiens de Mmes Lahure, Guillon, de Genuillat, Tschupky, d'Alsace, de Gueorbe, Ferrière, la comtesse de Beon, etc.

A cinq heures, un lunch a été offert aux dames par les membres de la Société centrale pour l'amélioration des races de chiens en France.

Parmi les goûteuses, reconnu :

La princesse de Bourbon, la comtesse de Méhère de Saint-Pierre, la comtesse R. des Monts-Maurville, la comtesse de Montfort, la vicomtesse d'Armaillé, la baronne de Grandmaison, la comtesse d'Elva, la comtesse d'Amilly, la comtesse Marcel de Thoury, la baronne de Estrange, la comtesse de Breuille, la comtesse de Brossin de Méré, la vicomtesse de Beaussier, la comtesse H. de Monteynard, la comtesse de Guichen, la comtesse de Montfort, Mme de Chazelles, la baronne Tossizza, Mme Motin de la Balme, Mme de Franqueville, la comtesse E. de Warren, Mme Lédet, Mme de Solimère, Mme Raffalovich, Mme Boutier, Mlle Le Hon, la comtesse de Pontavice, Mme Henry Pinte, la comtesse de Joh, Mme Max Henricz, Mme R. Bachel, Mlle de Warren, Mlle de Montferri, la marquise de Poyen, la comtesse de Lastic, la marquise de Rosambo, la comtesse Vallet, Mlle de Sonis, Mme Kulp, Mme A. Reitlinger, la comtesse de Payet, Mme de Kerjégu, la comtesse de Legge, Mme Défossez, la baronne de Coral, la comtesse Le Veneur, la comtesse Maingard, la marquise de Préaux, la comtesse d'Aligre, Mme de Thélin, la comtesse de Saint-Sauveur, Mme René Dossier, Mlle Le Veneur, la comtesse de Caumont de Marivaux, Mlle de Maitreil, la baronne de Montesquiou, Mlle de Jumilhac, Mme d'Arthez, miss Maud Earl, la vicomtesse de Fontarce, Mme Brault, Mme Lefèvre, etc.

Aujourd'hui mardi, dernier jour de l'exposition canine, aura lieu le concours des petits

chiens de luxe à poil long, tenus en laisse et présentés par des dames.

Ce concours commencera à deux heures précises.

Paul Manoury.

## POUR LES PETITS

### LA FONDATION PIERRE BUDIN

Non pour glorifier, mais pour servir !

Quel touchant hommage ils ont rendu à la mémoire du docteur Pierre Budin, du modeste, enthousiaste et tenace sauveur d'enfants, ceux de ses amis qui viennent de créer, pour que son action se perpétue, une œuvre, son œuvre, une maison modèle de conseil et d'aide aux mères, une idéale « Consultation de nourrissons ».

Cette maison charmante, toute claire, pleine d'air, a été campée rue Falguière, tout près de cet Institut Pasteur, où Pierre Budin, se refaisant élève, allait apprendre comment la bactériologie pouvait venir au secours des pauvres tout petits.

A gauche, une salle où les mères attendent et débarrassent leurs bébés; une pièce où l'enfant est pesé, une grande salle centrale à gradins où le docteur donne sa consultation; puis, à droite, un laboratoire, une cuisine à stériliser le lait, et le guichet où les femmes viennent chaque jour prendre leurs paniers de flacons, lorsque le docteur autorise un peu d'allaitement artificiel. Oui, une maison simple mais amicale entre toutes, et bien telle que l'ont rêvée Budin.

En écoutant ceux qui nous redirent la bonté de cet homme et la beauté de son œuvre, je regardais le pénétrant portrait, la figure douce et fine, qui domine cette grande salle.

La dernière fois que j'entendis sa robe parole, peu de temps avant sa mort, dans le petit hôtel de la rue de la Faisanderie, si accueillant à tous ceux que passionnait la même cause, Budin s'interrompit, et, un peu triste, dit doucement : « Encore une malheureuse qui ne sait pas être mère ! » Un enfant, en effet, dans la rue, poussait une longue plainte grêle, un enfant qu'on berçait en vain.

Budin, en 1892, était à la Charité. Lorsqu'il demandait aux femmes revenues dans son service des nouvelles de l'enfant qu'il avait mis au monde, très souvent elles lui répondaient : « Il est mort ». Et Budin s'indignait qu'il mourût ainsi (à cette époque) 150.000 enfants de un jour à un an, chaque année ! Et comment, sinon de la manière la plus bête, par diarrhée, par gastro-entérite, c'est-à-dire par la maladie la plus évitable.

Si les tout petits meurent ainsi entre les bras des mères, c'est — répétait Budin — parce que les pauvres femmes ne savent pas être mères. Elles donnent à leurs enfants des aliments solides, ou bien tout au moins du lait de vache, ou bien du lait stérilisé, sans mesure. On mourait même au sein, quand les mères allaient sans penser l'enfant, sans doser les tétées. Et si cela est douloureusement vrai des mères, que dire des parents, des voisins, des nourrices mercenaires à qui ces menus et délicats organismes sont confiés !

Et c'est pourquoi Budin demanda à l'Assistance publique l'autorisation de faire revenir à l'hôpital, une fois par semaine, les enfants qui y étaient nés. Il ne s'agissait pas d'une consultation pour les enfants malades; non, Budin désirait simplement diriger les mères, les engager à continuer l'allaitement au sein. Subsidiellement, lorsque vraiment cet allaitement est impossible ou le devient partiellement, Budin acceptait de donner à la mère le lait stérilisé nécessaire, la « Goutte de lait ». Comme on a dit depuis lors, les statistiques le prouvent, seules font tomber la mortalité générale des enfants les œuvres qui ont organisé avant tout l'encouragement systématique de l'allaitement maternel.

En somme, des œuvres faciles : peu de dépenses, rien que du dévouement. Attirez les mères ou retenez-les par quelque aide, par la promesse de bon lait lorsque cela deviendra nécessaire, par quelques tétées, peut-être par des concours de bébés. Exigez la présentation régulière de l'enfant, chaque semaine; étudiez son poids, son aspect; questionnez, conseillez la mère, devant les autres; enseignez-les toutes; développez entre elles une émulation... et voilà supprimée la mortalité anormale, les gastro-entérites, les hausses affreuses de la mortalité au gros de l'été, le gaspillage de vies humaines, la détresse des mères !

Tout cela était si lumineusement simple et juste, que Budin trouva aussitôt des élèves, un peu partout. L'Allemagne — débaptisant d'ailleurs l'institution — multiplia les consultations de nourrissons, par l'action combinée des municipalités et des œuvres privées. En France, il y en eut 400; des départements entiers, comme l'Yonne, le Nord, le Pas-de-Calais, sont gagnés, et l'enquête ingénieuse, qui vient de publier le docteur Ausset, de Lille, prouve au moins qu'il ne faut pas désespérer de l'initiative privée.

Ne laissez pas périr cela. Je vous confie ces petits et ceux qui viendront. Budin, avant de mourir, l'écrivait à ses amis. Il y avait là M. Paul Strauss, qui fut pour Budin un admirable ami, et le docteur Maygrier et d'autres confrères, et surtout Mme Budin elle-même, fine, émouvante, tout ardente du désir de prolonger l'effort. Ils ont trouvé des femmes de bien qui ont donné leur argent et leur bien, leur temps et leur affection. Avec eux, elles se sont « insurgées » contre la douleur humaine « comme le leur demandait hier le docteur Maygrier : et la Consultation modèle est née. Depuis le 24 mars, des mères y viennent. Deux fois par semaine, les docteurs Planchon et Quiet les conseillent. Une bibliothèque, des conférences, tout un centre d'études de puériculture, va se créer là.

Si bien que, hier, pour visiter l'œuvre nouvelle, se pressaient autour de M. Loubet de hauts fonctionnaires, des parlementaires, des médecins éminents et un grand nombre de bienfaitrices de l'œuvre ou de dames patronnesses des œuvres similaires :

Mmes la baronne James de Rothschild, la baronne Henri de Rothschild, la générale Sée, comtesse de Chasseloup-Laubat, Théodore Reinach, Chevalier, Lucas-Championnière, François Arago, Gémritz, de La Bédollière, Messimy, Mesureur, Doin, Jules Veil-Picard, Paul Richer, Lermoyez, Despière, Hirtz, Marguerite Berlioz, Maygrier, Leroy-Allais, Evette, Paul Strauss, etc.

MM. le docteur Roux, directeur de l'Insti-

tut Pasteur; le professeur Landouzy, doyen de la Faculté; les professeurs et docteurs Léon Labbé, Dar, Bonnaire, Maygrier, Josias, Paul Richer, Henri de Rothschild, Thutli, Janiet, Sèilles, Chavannes, Ausset, Hirtz, Lermoyez, Mairesse de Fleury, MM. Paul Strauss, sénateur, François Arago et Dron, députés; Lionel Laroze, Ogier, Mirman, directeur de l'Assistance publique au ministère de l'Intérieur; Mesureur, directeur de l'Assistance publique de Paris; van Camvenbergh, fondateur de la première consultation des nourrissons dans le Nord; Ponsseu, président de la Mutualité maternelle de Paris; Savignac, architecte de la Fondation; Jean Hébrard, etc.

Successivement, M. Paul Strauss, dans une allocution pleine de douleur amicale et d'espoir patriotique, le docteur Léon Labbé, le docteur Maygrier — qui a fait, en peu de mots, une bien belle conférence sur Budin, — le docteur Hirtz de Rothschild, qui nous dit, en termes heureux, les résultats réconfortants de la lutte entreprise par Budin), le doyen Landouzy, dans un discours plein d'autorité nous ont rappelé leur amitié pour le disparu, leur confiance dans l'œuvre entreprise.

Puis est venu Jean Richépin, ancien camarade de Budin, ou plutôt, comme la gippe le retenait loin de nous, c'est M. Lionel Laroze, un autre camarade, qui est venu nous lire, et fort bien, une Ode vibrante.

Enfin, le Président Loubet, avec sa bonhomie coutumière, nous a montré la place qu'occupe dans la vie d'un peuple un homme de bien comme Budin, et les espoirs que fait naître, pour l'avenir de notre pays, cette floraison de dévouement.

Oui, cela valut mieux qu'une statue.

Edouard Fuster.

## LE MONDE RELIGIEUX

Jeanne d'Arc fêtée dans toutes les églises de Paris, l'a été aussi à Neuilly-sur-Seine en l'église de Saint-Pierre.

La population s'est associée avec enthousiasme à l'initiative prise par le clergé.

Le vénérable doyen n'avait rien épargné pour que la cérémonie laissât aux assistants une impression durable. Le chœur avait été magnifiquement décoré aux couleurs nationales et pontificales et l'église était trop petite pour contenir tous les fidèles.

Le maire de Neuilly, le conseiller général, plusieurs conseillers municipaux se trouvaient aux premiers rangs. Dans l'assistance on remarquait le duc de Vendôme et sa famille et nombre d'officiers.

A l'issue des vêpres, un orchestre dirigé avec beaucoup de talent par le maître de chapelle M. Letocard, a exécuté une pièce symphonique de Leneveu.

Puis les fidèles ont eu le plaisir d'entendre la parole éloquent de l'abbé Chavanet qui a retracé magnifiquement les hauts faits de Jeanne d'Arc et glorifié l'ardeur de sa foi.

Après le discours de l'abbé Chavanet, il y a eu bénédiction du Très-Saint-Sacrement et procession dans le square de Saint-Pierre de Neuilly. De très nombreux catholiques suivaient le cortège, chantant et célébrant la « Sainte de la Patrie ».

## ENTENTE SALUTAIRE

Sous le couvert de l'exquis parfum qui en rend l'emploi si agréable, l'Eau de Lubin n'est autre chose qu'une synthèse de divers sens végétaux, doués chacun de quelque vertu hygiénique. De leur combinaison judicieusement étudiée résulte l'action salubre qu'exerce l'Eau de Lubin sur la fraîcheur du teint et la santé de la peau, action dont, depuis plus d'un siècle, des centaines de milliers de personnes ont ressenti le bienfait.

## L'AFFAIRE MARIX

### ACCUSATIONS ET REPONSES

Il n'y a plus d'inconvénient maintenant à donner les noms des parlementaires cités par le capitaine Marix dans son interrogatoire, que M. le juge d'instruction André refusait d'inscrire au procès-verbal. Ces noms ont été publiés et, d'ailleurs, cette publicité ne vaut-elle pas mieux pour les intéressés ? Ne leur permet-elle pas de se défendre au grand jour ?

Il y a eu d'abord M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat. Mais Marix n'a dit de lui qu'une chose : « M. Maujan m'a écrit une lettre pour appeler ma bienveillance sur un prévenu. » Il n'y a là rien d'incriminable, et l'on peut fermement croire l'honorable sous-secrétaire d'Etat, quand il dit : « Je ne connais pas et je n'ai jamais vu le capitaine Marix. »

Vient ensuite les trois parlementaires, MM. Chauvin et Rabier, députés, et Gervais, sénateur de la Seine.

M. Rabier déclare qu'il n'a jamais eu de relations personnelles avec le capitaine Marix. Il ne se rappelle même pas avoir apostillé sa demande pour venir d'Amiens à Paris. Un député est si souvent sollicité pour des choses de ce genre que cela finit par ne pas tirer à conséquence.

M. Gervais ne connaît pas davantage Marix : « J'ai, dit-il, rencontré le capitaine Marix deux ou trois fois au plus dans des cérémonies. Je ne connais rien de lui. Jamais, sous aucune forme, ni à aucun moment, il n'a été question de lui entre l'honorable M. Tisserand et moi. Le capitaine Marix n'a jamais rien sollicité de moi; je ne lui ai jamais rien demandé. »

Reste M. Chauvin, député de Seine-et-Marne, qui a déjà paru à deux ou trois reprises. M. Chauvin reconnaît bien avoir recommandé le capitaine Marix, mais c'est sur la demande du général Peigné, et sa signature l'a mise à côté de celles de M. Mascaraud, Lafferre, etc., etc. En outre, M. Chauvin est avocat, et l'agent d'affaires Grenier le chargeait de défendre au Palais les intérêts de ses clients. Il a donc pu rencontrer chez Grenier, le capitaine qui y venait presque chaque jour. Mais il affirme n'avoir jamais traité avec lui aucune affaire.

Cependant M. Louis Lacombe, directeur du Pavillon-Bleu, à Amiens, ayant nettement accusé M. Chauvin de l'avoir, en compagnie du capitaine Marix, poussé à enlever le fameux Alcazar d'été, dont le capitaine était le rabatteur, le député de la Seine lui a donné un démenti, affir-

mant qu'il ne lui avait jamais parlé et qu'il n'avait connu le Pavillon-Bleu que comme toutes les autres attractions de l'exposition d'Amiens.

M. Lacombe revient à la charge et, dans une lettre adressée à un journal du soir, dit que, « puisque M. Chauvin assure n'avoir aucun souvenir de lui avoir parlé, il va mettre les points sur les i » :

M. Chauvin, dit-il, pourrait-il expliquer : 1<sup>er</sup> Notre entrevue à l'hôtel du Rhin, à Amiens, organisée par le capitaine Marix, lequel m'avait affirmé que M. Chauvin se chargeait de faire annuler le jugement qui m'avait frappé dans mes intérêts commerciaux; 2<sup>o</sup> Notre visite en automobile (dans l'automobile de M. Chauvin) au palais de justice d'Amiens, en compagnie de M. Serres; 3<sup>o</sup> Nos déambulations dans les couloirs du Palais et la demande en communication du dossier de mon affaire, communication qui fut faite, devant plusieurs personnes, par le greffier en chef, M. Deby.

4<sup>o</sup> La demande de deux pièces de procédure qui me fut faite par M. Chauvin (pièces qui ne m'ont jamais été retournées); 5<sup>o</sup> La réclamation que me fit M. Chauvin d'une roue d'automobile (à lui appartenant), saisie en même temps que les « petits chevaux » par le ministère d'huissier. (Cette roue fut portée à M. Chauvin par le capitaine Marix et M. Serres.)

J'arrête ici la série de mes questions à M. le député Chauvin, qui est venu plusieurs fois chez moi (au jeu des petits chevaux) et que je n'ai connu que par l'intermédiaire du capitaine Marix.

Recevez, etc.

LACOMBE.

M. Chauvin répond à cela qu'il n'a point à engager de polémique avec M. Lacombe, et que si celui-ci croit avoir à se plaindre de lui au point de vue professionnel, il n'a qu'à s'adresser au Conseil de l'ordre des avocats.

Mais M. Lacombe n'est point seul à mettre le nom de M. Chauvin en cause. Nous le retrouvons dans les deux dépositions reçues hier par M. André.

D'abord celle de M. Armand Marix, parent du capitaine. Dans une interview publiée par un journal du matin, M. Armand Marix aurait raconté que, se trouvant à Amiens, son parent l'aurait invité à s'asseoir à la table de baccara et lui aurait remis des jetons pour « allumer la partie ». Le lendemain, il aurait demandé le remboursement de ces jetons qui, disait-il alors, n'avaient été que prêtés.

M. Armand Marix répond qu'il n'a ni à confirmer ni à infirmer cette interview. Il s'agit de faits personnels qui n'ont pas trait au procès actuel. En revanche, il déclare que son cousin lui a offert de lui faire obtenir, par l'intermédiaire de M. Chauvin, la Légion d'honneur moyennant finances.

Puis celle, plus importante, de M. Champion.

M. Champion, ingénieur-conseil, 27, rue, boulevard Diderot, avait écrit, il y a quelques jours, au juge d'instruction pour demander à être entendu. Convoqué hier, il a fait la déclaration suivante :

« Au commencement de l'année 1905, un de mes amis vint me trouver et me présenta M. Royer, lequel avait déposé une plainte en « escroquerie » contre M. Grenier, agent d'affaires, rue Tronchet, et Chauvin, député de Seine-et-Marne. Cette plainte était basée sur les faits suivants :

« Royer, par l'intermédiaire de Grenier, avait réussi, moyennant une somme de 1.500 francs, à se faire dispenser du service militaire. Avant-on pour cela usé de hautes influences ou bien avait-on tout simplement profité de ce qu'il avait des cas d'exemption pour lui soutirer de l'argent ? Peu importe. Toujours est-il que, plein de reconnaissance et de confiance, il n'avait pas hésité à prêter à un sieur de Vraims, que lui recommandait Grenier, une somme de 10.000 francs, remboursable par 11.000.

« Cet argent devait être employé par de Vraims à la construction d'un haras dont il avait obtenu l'entreprise à Couvains (Manche).

« N'ayant pu, malgré cet appoint, faire son affaire, M. de Vraims la rétrocéda à un M. H... Royer réclama alors le remboursement de ses 11.000 francs.

M. Chauvin, présenté par Grenier comme avocat, s'occupa de l'affaire, et après un nombre considérable de communications téléphoniques, l'affaire fut réglée ainsi : M. Chauvin, pour ses peines et soins, toucherait 3.000 francs, Grenier, comme intermédiaire, 4.000. Il restait 4.000 francs à M. Royer...

« En compensation des 4.000 francs qu'il touchait, M. Grenier devait loger et nourrir pendant un laps déterminé M. Royer. Il ne tint pas cet engagement. C'est alors qu'on me le présenta et que je m'occupai de son affaire.

« Un procès s'engagea, et le 22 mai 1906, Grenier était condamné à rendre compte des 4.000 francs. Il interjeta appel. Cela dura, comme toujours, un certain temps. Cependant l'affaire allait être apaisée lorsque, fin avril 1907, Grenier rechercha Royer et lui donna un rendez-vous à la brasserie Mollard, rue Saint-Lazare. Là il lui présenta son ami Marix, puis l'ancien juge d'instruction, et qu'il lui dépeignit comme ayant une immense influence. Marix dit à Royer qu'il fallait arranger cette affaire. Employant tour à tour les insinuations et l'intimidation, il fit si bien que, non seulement Royer consentit à se désister, mais encore à payer les frais du jugement.

« En effet, quand un peu plus tard eut lieu la perquisition chez Grenier et que Royer fut appelé, il déclara qu'il avait été désintéressé, tant par Grenier que par M. Chauvin, et qu'il renonçait à sa plainte.

« Quant à moi, j'en fus pour ma peine et mes débours personnels.

Cette déclaration, bien que n'ayant pas une grande importance pour l'instruction, démontre néanmoins l'ingérence constante du capitaine Marix dans toutes les affaires véreuses qui se présentaient. Quant à M. Chauvin, il n'apparaît ici que comme avocat, amené par Grenier. Nous n'avons donc rien à en dire.

M. André, sur la demande de M. Sarrazin, défenseur du cycliste Ruinat, considérant que ce jeune homme n'a joué dans les faits reprochés aux inculpés qu'un rôle tout à fait secondaire et peut-être inconscient, a accordé hier sa mise en liberté provisoire.

\*\*\*

L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

« L'humanité de ce matin dit leur d'une

suyants de parlementaires figurent dans le dossier du capitaine Marix :

MM. Dequarier, député du Doubs; Benard, député d'Indre-et-Loire; Chaudoire, député de la Nièvre; Chauvin, député de Seine-et-Marne; Devèze, député du Gard; Lafferre, député de l'Hérault; Pavie, député des Basses-Alpes; Rabier, député du Loiret; Réveillaud, député de la Charente-Inférieure; Beaupin, sénateur de la Nièvre; Desmons, sénateur du Gard; Fiquel, sénateur de la Somme; Gérénte, sénateur de l'Algérie; Gervais, sénateur de la Seine; Louis Martin, sénateur du Var; Mascaraud, sénateur de la Seine; Mougeot, sénateur de la Haute-Marne; Petitjean, sénateur de la Nièvre.

Les « noms figurent dans le dossier ». C'est à cette formule de l'information de l'humanité qu'il convient de s'en tenir en attendant plus ample informé.

Georges Grison.

## LES MÉDAILLES DU SALON

Le vote des médailles dans les sections de peinture, de sculpture, d'architecture et de gravure a eu lieu hier matin. En voici les résultats :

### Peinture

Médailles de seconde classe : MM. Biloul, auteur du Baptême des enfants trouvés et du Portrait de M. Chérizieux, président du Conseil municipal; Joron, auteur de deux Intérieurs; Mlle Morstad (Autrichienne), auteur du Campement devant le bourg et de A la barrière, ferme du Sorbe (Corse); M. Bundy (Anglais), auteur du Sablier de la Doune, auteur de la Meute; Mailland, auteur d'un Retour de foire en Berry et d'un Marché à Issoudun (Indre); De laistre, auteur d'un paysage, Sur la falaise.

Médailles de troisième classe : MM. Tessier, Louis-Adolphe; Belle, Louis; de Forberg, Niki; Quinier, Rudolf; Cazet, Clovis; Galand, Léon; Birbey, Oswald; Clement-Brun, Gérard; Mlle Minier, Suzanne; Mlle Delacroix-Garnier, Paule; Vergeade, Armand; Mlle Adour, Pauline; Avigdor, René; Patry, Edouard; Jodgers, Alphonse; Mlle Vallayer-Moutet, Pauline; Des Clays, Gertrude; Térouanne, Magdelaine; MM. Tollet, Tony; Caputo, Ulysse; Vogel, Hermann; Canicini, Léon-Charles; Adèle-Vidal, Victor; Mlle de Ladevèze-Cauchois; Berges, Joseph; Weisser, Charles L.-A.; Lyons, Arthur J.; Tranchant, Pierre; Lorieux, Alfred; Roux, Paul; Redfield, Edward; Streeter, Arthur; Maise, Auguste; Regereau, Paul.

### Sculpture

Médailles de 1<sup>re</sup> classe : MM. Convers, auteur de la Source (statue marbre); Teroir, auteur d'une figure tombale (plâtre), et de Orphelin (groupe pierre); Mlle de la Roche, auteur du Pardon (groupe marbre), et de la Charité (groupe plâtre); Roger Bloche, auteur de l'Accident (groupe plâtre); Rousset, auteur d'un bronze à cire perdue, Nona, danseuse à Pompéi, et de la Coupe Michelin pour l'aviation (groupe bronze).

Médailles de 2<sup>e</sup> classe : MM. Pourquet, auteur d'un Orphée au tombeau d'Eurydice (marbre) et d'un portrait de M. Paul Joly, préfet du Puy-de-Dôme; Tigné, auteur de Tout en fleurs (statue marbre); Pernot, auteur de Leurs dimanches (Hollande), plâtre, et d'une vitrine de figurines hollandaises; Chevry, auteur d'une fontaine en marbre, Jeunesse; Mlle de Bréhat, plâtre; Pasche, auteur d'un Tombeau de famille (marbre); Weigelle, auteur de l'Anniversaire du grand-père (marbre) et de Peine d'amour (statue plâtre).



quarts médecin, la campagne du Transvaal lui ayant donné des leçons de chirurgie.

Le récit de la prévention exposée par M. Flory est douloureux : enfants couchant nus, par terre, frappés à coups de poing, à coups de fourchettes à table, obligés de faire le ménage, petits esclaves de huit ou dix ans. Ils étaient quatre au moment de l'arrestation des époux Sargent, l'un d'eux était aveugle. Leurs parents sont inconnus.

— Je le soignais, cet aveugle, j'aurais voulu le guérir, dit Mme Sargent en fondant en larmes.

Le docteur Socquet a relevé sur le corps de ces petits êtres, des traces de coups très nettes.

— Ce serait trop cruel ! répliqua Mme Sargent avec de grands gestes.

— C'est faux ! répond Sargent. Tous ces témoins sont des menteurs de première marque !

Ils sont affirmatifs pourtant ces témoins. Il est vrai, que nombre des témoins à décharge viendront prétendre qu'il ne s'agit que de racontars de bonnes renvoyées, et qu'à contraire les époux Sargent adoraient et soignaient de petits êtres, qui les appelaient « papa et maman ».

— Oui, dit M. Flory, ils disaient : « Maman ! pardon ! » pendant qu'on leur tordait les bras.

Mme Sargent s'agite, proteste, se démente, pousse des cris franco-anglais.

— Je les corrigeais d'une manière raisonnable, répond Sargent, et il y avait des enfants menteurs et voleurs qu'il fallait punir.

Et M. Viraut avocat de Mme Sargent nous explique que la correction fait partie de l'éducation anglaise.

De l'éducation des enfants de Dickens, peut-être. Quelles jolies pages l'auteur de *Hard Times* aurait écrites sur ce douloureux procès ! On pense au petit Joe, lorsque le président nous parle de la petite Mariane — une enfant recueillie par Mme Sargent — qui, sur la pointe des pieds, allait à la cuisine, mourant de faim, dérober des croûtes de pain pour les partager en cachette avec la petite Stéphanie une de ses camarades. Battue, frappée, martyrisée, Mariane (elle a dix ans) se précipita un jour par la fenêtre du rez-de-chaussée, s'enfuit chez un voisin et tout en larmes : « Oh ! monsieur, maman me bat, recueillez-moi, prenez-moi, je vous en prie ! »

Pourquoi donc, Mme Sargent recueillait-elle ainsi des enfants ? C'est là le point mystérieux de ce procès. Des enfants de Dickens élevés par un personnage d'Hoffmann. Bien curieuse, en effet, la chambre de Mme Sargent, garnie de cartes postales représentant des portraits d'enfants. Une « maniaque » dit M. Viraut. Coppélius aussi était un maniaque de ce genre. Les médecins aliénistes ont d'ailleurs trouvé des traces à Mme Sargent. Elle a une « trophonévrose lipo-tosique symétrique ». Ce qui veut dire en langage plus simple qu'elle est envahie par la graisse et peut avoir une responsabilité limitée.

Elle serait une maniaque de l'éducation.

Vers la fin de l'audience, nous avons vu venir à la barre une petite personne maigre et pâle, pauvrement habillée avec un chapeau de tricot rouge sur les épaules. C'est Mme Marchal, une lingère belge venue ce matin de Bruxelles, et ayant dépensé ses dernières économies pour prendre le train. Personne ne l'a citée ; elle a tenu à venir déposer. Et son histoire est dramatique. En 1903, elle fut dans un journal une annonce : « Personne âgée désire adopter petite fille jeune et jolie. » Mme Marchal avait une petite fille de cinq mois. Très pauvre, elle ne pouvait la nourrir. C'était là une occasion peut-être de faire le bonheur de l'enfant. Elle écrivit au rédacteur de l'annonce ; c'était Mme Sargent. Elle lui confia l'enfant. Mme Sargent promit de lui en donner régulièrement des nouvelles, et de le lui amener une fois par an.

— Voilà cinq ans que je cherche ma fille. Jamais plus je n'en ai entendu parler. On m'a montré la petite Stéphanie, je suis sûr que c'est ma fille.

Mais la petite Stéphanie a cinq ans, voilà des années que sa mère ne l'a vue. Est-elle bien sûre de la reconnaître ? Mme Sargent prétend qu'elle est la fille d'une boulangère de Versailles. L'enfant en tous cas a été confiée à l'Assistance publique. La boulangère ne la réclame point.

— Je vous assure, messieurs, que c'est ma fille, dit la pauvre femme.

Elle est là, toute triste, attendant, espérant peut-être que le Tribunal lui rendra son enfant :

— Madame, allez vous asseoir, dit le président très doucement, craignant sans doute un incident.

Et soudain, avec un geste que nul acteur de drame ne saurait imiter, cette petite femme frêle rejette violemment son chapeau rouge, et les mains en avant, tendues, se précipite sur Mme Sargent, la prend à la gorge. On voit les doigts s'enfoncer dans la chair grasse.

— Voleuse ! s'écrie Mme Marchal.

Mme Sargent pousse des cris plaintifs Sargent arrache la canne de l'interprète, la brandit et veut frapper Mme Marchal. On intervient, on sépare les combattants.

— Madame, allez-vous en ! dit le président.

On est ému. Et personne ne songe à avoir un mot de blâme pour cette malheureuse qui demande sa fille et la recherche depuis cinq années. Est-ce sa fille ou celle de la boulangère de Versailles ? Qui le saura jamais ? L'une la réclame, l'autre se tait. Et l'enfant restera à l'Assistance publique inscrite sous un numéro, avec un nom quelconque de ville ou de village, qu'on donnera à la petite Stéphanie comme aux enfants trouvés.

Après un réquisitoire énergique de M. le substitut Lassas, M. Viraut et Goubie plaident pour les accusés qui n'auraient pas dépassé les limites de l'éducation anglaise. Le tribunal condamne Sargent à deux ans de prison et Mme Sargent à treize mois.

A la porte de la salle d'audience, Mme Marchal demande aux avocats, aux

journalistes, ce qu'elle doit faire pour reprendre son enfant. Elle montre le portrait de la petite Stéphanie et une vieille photographie jaunie :

— Voilà mon portrait à son âge ! N'est-ce pas qu'elle me ressemble ? Qui pourra me rendre ma fille ? Oh ! monsieur, dites-le moi !

Georges Claretie.

## Nouvelles Diverses

### PARIS

#### MOUVEMENT DANS LES COMMISSARIATS

M. Daltroff, commissaire de police du quartier de la Madeleine, est chargé de remplir les fonctions de ministre public près le Tribunal de simple police, en remplacement de M. Bénézech, admis à la retraite.

M. Rajand, commissaire de police, passe du quartier de l'Odéon à la Madeleine ; M. Deslandes, de Charonne au quartier du Père-Lachaise, en remplacement de M. Tirache, admis à la retraite ; M. Susset, du quartier de Grenelle au quartier de Saint-Fargeau, en remplacement de M. Clément, admis à la retraite ; M. Lardanchet, de Vanves au quartier de Charonne ; M. Garnier, de Neuilly au quartier de Grenelle ; M. Souliard, de Clichy à Vanves ; M. Barthélemy, de Gentilly à Neuilly ; M. Leroy, de Saint-Denis-Nord à Gentilly.

M. Cossin, officier de paix, est nommé commissaire de police du quartier de l'Odéon ; M. Faralier, inspecteur principal, est nommé commissaire de police de Clichy ; M. Magnan, inspecteur principal, est nommé commissaire de police de Saint-Denis-Nord.

#### SUICIDE D'UN AMÉRICAIN

Un jeune Américain, M. Standford, de l'Etat de New-York, qui était descendu, il y a deux mois, à l'hôtel Vatel, rue des Réservoirs, à Versailles, s'est suicidé hier en se pendait à l'espagnolette de sa chambre à coucher.

M. Standford, qui était pourvu d'un conseil judiciaire, devait 1,200 francs à son hôtel. Il était à bout de ressources, et depuis quinze jours s'efforçait d'oublier ses chagrins en absorbant force gin et whisky.

Le frère du défunt est venu réclamer le corps à la morgue de Versailles.

#### INSTALLATIONS D'ÉTÉ

Les précoques étalons vont hâter le départ de bien des Parisiens pour la campagne ou la mer. Avant de s'installer dans les villégiatures estivales, ils ne manquent pas de visiter les mobiliers complets par milliers réunis aux Grands Magasins Dufayel : sièges, tapis, tentures, articles de ménage, éclairage, sports, voyage et jardin, installations horticoles, billards, cycles, voitures d'enfants, etc. De nombreuses attractions leur seront en outre offertes.

#### MORDU PAR UNE VIPÈRE

Au cours d'une herboration de l'Ecole de pharmacie, près de Mantes, M. le professeur Perrot a été, hier, mordu à la main droite par une vipère.

Bien qu'il ait subi un commencement d'intoxication, l'éminent professeur sera rétabli d'ici quelques jours.

#### ACCIDENT DE ROUTE

Une automobile appartenant à M. Barbery, 33, rue Kléber, à Levallois-Perret, a tamponné hier soir à sept heures, à Robinson, près de Sceaux, une automobile conduite par M. Théodore Resset, de Levallois.

M. Barbery, qui a eu les deux jambes fracturées, a été transporté dans un état alarmant à l'hôpital Cochin.

Ont été également blessés : M. Hollmann, bijoutier, 4, rue de la Félécité, à Levallois ; Mme Resset, et Mme Jeanne Cartier, 27, rue Voltaire, à Levallois. Tous trois ont été transportés à leur domicile.

#### DÉPARTEMENTS

##### UN ENFANT ASSASSINÉ

Enroux. — Ce matin, on a découvert, dans le pré du Bel-Ebat, à Enroux, non loin d'un cirque de passage qui y stationne depuis trois jours, le cadavre d'un enfant de onze ans, Edouard Bonillet, étranger, et portant une effroyable blessure au ventre.

L'enquête a établi que l'enfant quitta sa famille hier, à huit heures et demie pour aller au cirque, mais qu'il n'y entra pas. Il fut vu vers dix heures devant l'établissement, et c'est à partir de ce moment qu'on perdit sa trace. Aucun bruit n'a révélé le crime.

Argus.

## AVIS DIVERS

(CHEVEUX CLAIRS, épais, allongés par le *Le Trait capillaire des Benedictins du Mont Majella*, qui arrête la chute et retarde la décoloration. E. Senet, administrateur, 35, r. d'Assolvi.)

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE, le nouveau roman de Gyp, qui vient de paraître, est des plus amusants ; la Librairie JUVEN public également le 35<sup>e</sup> mille de *Colette Baudouche, la Rancœur du progrès*, de Pierre Baudou, *Une Confession*, de Gorki, etc.

(Voir aux annonces.)

Un admirable roman de Victor MARGUERITE, *Le Petit Prince*, chez Fasquelle. L'enfant adultérin dans la famille légitime, avec tout ce qu'il peut y avoir de souffrances et d'humanité dans un tel conflit, voilà le passionnant sujet de cette œuvre maîtresse qui obtient un colossal succès.

(Voir aux annonces.)

## Droit des pauvres et directeurs malheureux

M. Emile Massard, conseiller municipal du dix-septième arrondissement, vient, on le sait, de présenter un rapport où il s'occupe non du droit des pauvres, mais de la situation qui est faite aux auteurs dramatiques, aux acteurs et aux actrices : ceux-ci, en faisant représenter des pièces de théâtre ou en les jouant, ont permis à l'Assistance publique de s'enrichir depuis l'an V (1797) de 180 millions.

M. Massard se demande si, dans ces conditions, l'Assistance publique, par reconnaissance, ne pourrait pas désormais réserver au moins un pavillon spécial dans les hôpitaux où seraient donnés aux gens de théâtre des soins gratuits.

Cette proposition à peine faite, M. Massard a reçu des lettres, dont celle-ci, émanant de M. Fernand Samuel, directeur des Variétés :

24 mai 1909.

Monsieur le conseiller,

La proposition que vous devez porter à la tribune est d'une belle philanthropie.

Mais il y manque un paragraphe qui la complète, c'est celui qui concerne les directeurs de théâtre.

Loi de ma pensée de contester la part contributive qu'apporte à nos entreprises le talent des auteurs et des artistes.

Mais permettez-moi de vous rappeler qu'ils ne font ni les uns ni les autres à l'Assistance publique l'abandon de tout ni même partie des droits ou des appointements qu'ils touchent.

Les 5,000,000 de francs que l'Assistance vient d'encaisser en 1908 sortent bel et bien de la poche des directeurs de théâtre.

Or, l'Assistance ne semble pas, jusqu'ici, s'être suffisamment préoccupée du sort final des commerçants qui la font vivre.

Peu d'entre nous se retirent après fortune faite et quelques-uns ont une terminaison d'existence tragique, dont une philanthropie égoïste pourrait adoucir la cruauté.

Je n'ai pas le droit de citer des exemples et de dire des noms.

Mais votre directeur actuel pourrait vous avouer les difficultés formidables qu'Albert Carré, Constant Coquelin et moi avons eu à vaincre, il y a quelques mois, pour obtenir un lit dans un dortoir et deux maigres repas en commun pour l'un des nôtres qui avait, pendant sa direction, versé plus d'un million aux guchets de l'Assistance.

Monsieur le conseiller, vous êtes un homme de cœur qui va parler à des hommes de cœur.

Expliquez-leur que les auteurs ont des associations admirables, très riches, qui reçoivent des dons et des legs et qui peuvent largement pensionner leurs vieillards et secourir leurs malades ; — que les artistes ont plusieurs associations florissantes qui distribuent des pensions, construisent des maisons de retraite, et sont favorisés de tombes officielles — tandis que, seuls, les directeurs de théâtre risquent de terminer leur existence sur le pavé.

Il y a une lacune à combler et c'est au Conseil municipal de Paris, humain, artiste et généreux, qu'en reviendra l'honneur. Je lui demande le gîte, la table et la lumière pour ceux qui se sont ruinés à entretenir les pauvres de Paris.

Merci de me prêter l'appui de votre éloquence et de votre cœur. Votre reconnaissant et dévoué.

Fernand SAMUEL.

L'Association des directeurs de théâtre de province a également fait envoyer une lettre à M. Massard. Cette lettre porte la signature de M. Gabriel Martini, secrétaire de l'association.

Je n'ai pas besoin d'insister, écrit M. Martini sur la justice qu'il y a à faire profiter de votre excellent et généreux initiative notre association, qui, après celle des directeurs de Paris, est celle qui a le plus contribué de ses deniers à l'opulence de l'Assistance publique.

M. Mesureur, directeur général de l'Assistance publique, pressenti, ne se montrera pas hostile à la proposition du sympathique conseiller municipal de la Plaine-Monceau.

Le droit des pauvres servira-t-il, un jour, à venir en aide aux directeurs malheureux ?

Janville.

## L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE

## L'Association des Artistes dramatiques

Elle s'est tenue, hier après midi, dans la salle du théâtre des Nouveautés ; elle n'a été qu'un long hommage à la mémoire de Coquelin aîné.

Par une délicatesse touchante, son fauteuil — ce fauteuil d'or, pendant des années, nous l'avions vu se lever pour répondre, à la fois touché et confus, aux acclamations de ses camarades — son fauteuil est resté inoccupé, comme si on eût attendu, par quelque sorte de miracle, le grand ami qui manquait. Autour de ce fauteuil vide avaient pris place les membres du comité, deux vice-présidents en exercice, MM. Albert Carré et Leloir, MM. Galipaux, Regnard, Grivot, Monliet, Brémont, Huguenot, Henri Michaux, Peutat, Charles Lamy, Carbonne, Guyon, Numès, Delaunay, Malrat, etc. A la place qu'occupait hier M. Grivot nous avions vu, plusieurs années de suite, souriant, heureux de vivre, dans le rayonnement de la gloire de son aîné, le pauvre Cadet, disparu lui aussi. Et cette pensée ajoutait encore à la mélancolie de beaucoup.

En ouvrant la séance M. Leloir, qui, souffrant et obligé de partir, sur l'ordre du médecin, avait tenu à venir quand même, — M. Leloir exprima, en termes émus, les sentiments de tous :

Il y a des disparus qui sont toujours présents ; pour nous tous, ce fauteuil vide est toujours occupé. Coquelin est toujours parmi nous, parmi ses amis, parmi ses enfants...

D'habitude le rapport de M. Péricaud, secrétaire général de l'Association, est la joie de l'assemblée. L'excellent homme y prodigue les saillies, les anecdotes amusantes ; son rapport dure près de deux heures, et ce sont deux heures de bon rire. Il n'en fut pas de même, il ne pouvait en être ainsi hier... « Un voile lourd et d'une infinie tristesse va peser sur cette assemblée... » commença M. Péricaud, dans la voix tremblante, et ses yeux s'emplirent de larmes, quand il rappela le vers célèbre :

Le grand chien est tombé dans la forêt qui pleure...

Même en énumérant les heureux résultats de l'année, M. Péricaud restait envahi d'une profonde tristesse (comment en eût-il été autrement puisque ces divers résultats étaient tous inséparables du souvenir de Coquelin ?) 706,217 fr. 25 de recettes ; le nombre des sociétaires porté à 3,854 (84 augmentations) ; 310,684 fr. 80 de revenu, au 1<sup>er</sup> janvier dernier ; 19 pensions nouvelles de femmes et 21 d'hommes ; 6 pensions d'attente, prises sur les ressources ordinaires ; 19 pensions de 500 francs encore servies sur des fondations ; la prospérité de l'orphelinat ; l'épanouissement, dans la sécurité et dans la dignité, de la maison de retraite de Pont-aux-Dames où le dévoué M. Holacher a remplacé M. Bouyer mort lui aussi à la tâche ; la marche ascendante de l'Association au milieu de sympathies chaque jour plus nombreuses et plus vives ; — tous ces résultats ramenant, au bout des phrases, le nom et la pensée de Coquelin, et l'émotion de M. Péricaud allait grandissant. Il évoqua la mémoire des morts de l'année : il parla de Paulus ; il parla du pauvre Cadet, disparu dans la mort trois jours après avoir appris que son aîné n'était plus, comme s'il eût perdu soudain sa dernière raison de vivre ; et quand il commença l'éloge de Constant Coquelin, quand il rappela son génie comique, sa bonté toujours agissante, son cœur compatissant, sa bourse sans cesse ouverte, des sanglots montèrent dans la poitrine de M. Péricaud. Il fut forcé de s'interrompre, au milieu d'applaudissements frénétiques qui saluèrent à la fois l'illus-

tre mort, si vivant dans la pensée de tous, et la douleur touchante de son vieux compagnon. M. Péricaud, les mots égarés dans la gorge, de ses mains tremblantes faisait signe qu'il s'excusait et qu'il ne pouvait pas continuer... Il se ressaisit pourtant, et quand il eut terminé son rapport, nombre de sociétaires, M. Albert Carré, le premier, vinrent l'embrasser, témoignant ainsi qu'ils communiaient dans ses regrets désolés du grand ami disparu...

Après quelques mots de M. Leloir présentant pour l'élection à la présidence M. Albert Carré, si estimé déjà parmi les sociétaires et que Coquelin aîné avait désigné pour lui succéder un jour, on vota en masse. Par 480 voix sur 503, M. Albert Carré fut élu président de l'Association des artistes dramatiques. Dix membres du comité restèrent à élire ; au premier tour de scrutin furent désignés : MM. Regnard, par 490 suffrages ; Holacher, par 496 ; Grivot, par 487 ; Peutat, par 484 ; Debruyère, par 487 ; Chamery, 485 ; Jean Coquelin, 493 ; Delmas, 484 ; Fontanes, 480 ; Sujol, par 480. En quelques paroles pleines de cœur, M. Albert Carré remercia l'assemblée et déclara qu'il acceptait « au nom de Coquelin ». Et l'on s'en alla, en commentant encore les émouvantes paroles de M. Péricaud parlant de Coquelin. Quelque éloquence que lui eût inspirée sa douleur, il y avait mieux cependant : dans les couloirs bruyants, plusieurs femmes essayaient leurs yeux pleins de larmes encore. Quelle oraison funèbre, bon Péricaud, eût valu celle-là ?

Serge Basset.

## LES THÉÂTRES

Théâtre des Capucines : *Pari-Sport*, revue en deux tableaux, de MM. Michel Carré et André Barde.

La revue qui succède, au théâtre des Capucines, à l'amusant *Affair on the loose* andalous est une agréable fantaisie, dont les auteurs, MM. Michel Carré et André Barde, sont des praticiens habiles à cuisiner ces petits plats fortement saupoudrés de parisien, auxquels se plaît un public qui ne réclame point, à tous ses repas, les nourritures substantielles du drame ou de la grande comédie. *Pari-Sport* a divertit des spectateurs préparés à saisir au passage les traits piquants et les allusions qu'avec une bonne humeur facile et un peu nonchalante, les revuistes font aux menus scandales de l'actualité.

La pièce comprend deux tableaux. Le premier nous introduit au siège social de l'agence Triplett, une singulière agence dont le directeur a trouvé un moyen original de fournir du travail à son personnel de policiers, quand l'adulteré languit : par des dénonciations hasardeuses, il jette le trouble dans les meilleurs ménages et acquiert ainsi les clients nécessaires à la prospérité de son entreprise. Le second tableau nous conduit dans un restaurant du Bois, où deux époux, déshonorés par les soins de M. Triplett, viennent pour se surprendre mutuellement en conversation criminelle, découvrant la manœuvre dont ils sont les dupes et se réconcilient. MM. Michel Carré et André Barde, comme on voit, ne firent point de grands feux d'imagination ; ils mirent toute leur ingéniosité et leur complaisance à préparer les situations propres à faire valoir leurs interprètes.

C'est que les policiers de l'agence sont Mlle Louise Balthy et M. Armand Berthez, et aucun emploi mieux que ces rôles et transformation n'eût convenablement montré sous leurs aspects variables les talents de ces charmants artistes. Mlle Louise Balthy divertit et amusa tour à tour le public sous les traits d'une « masquodière », d'une odalisque libérée d'Hamid et d'une gigolotte de faubourg. Elle parla, dansa, chanta avec cette verve fougueuse qui a un agréable accent de gaieté populaire, et même quand elle s'encanailla, ne tombe jamais dans la grossièreté. M. Armand Berthez fut également applaudi ; sa bonhomie malicieuse, sa finesse, sa gravité comiques sont du plus plaisant effet. Mme Darthez, MM. Darthez et Orsy, en de petits rôles, eurent leur part du succès.

Francis Chevassu.

## LE SECOND GALA RUSSO

Les échos retentissent encore du succès remporté par le premier gala russe ; il paraissait difficile, sinon impossible, de susciter à nouveau, dans un si court espace de temps, un pareil enthousiasme. Et cependant ce miracle s'est opéré : après le ballet, voici l'opéra qui a connu les honneurs du triomphe ; public aussi nombreux, une salle aussi brillamment composée a acclamé la *Psobilaïne* (Jean le Terrible), comme elle l'avait fait pour le *Pavillon d'Armide*, *Igor* et le *Festin*. Après la Karsavina, la Karalli et Nijinsky, Mme Lipovska, Mme Petrenko et le gigantesque Chaliapine. Gabriel Astruc avait aussi renouvelé le tour de force bien parisien qu'il avait entrepris il y a huit jours : l'assistance était une des plus élégantes, une des plus riches en noms connus que l'on ait vus à Paris.

La place nous manque pour citer les noms de la brillante assistance. Notons seulement : S. A. I. la grande-duchesse de Mecklenbourg-Schwerin, l'ambassade de Russie et Mme de Nidlow ; M. S. Pichon, ministre des affaires étrangères, et Mme Pichon ; M. A. Briand, garde des sceaux ; M. Domergue, ministre de l'Instruction publique ; M. Caillaux, ministre des finances, et Mme Caillaux ; M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts ; M. de Nekidow, conseiller de l'ambassade de Russie ; M. les membres de l'ambassade de Russie ; M. Delany, ministre de Grèce ; le baron Henri de Rothschild, le baron et la baronne Lambert de Rothschild.

Et puis, tout le Paris mondain, le Tout-Paris des premières, tout le Tout-Paris. Et toutes ces élégances, toutes ces renommées ont acclamé l'opéra de Rimsky-Korsakov. Les uns et les autres ont vécu l'amour tendre et passionné d'Olga, qu'interprète la ravissante Mlle Lipovska ; ils ont treillis devant la figure saisissante que dessine d'Ivan le Terrible l'artiste génial qu'est Chaliapine.

Nos décors, d'un art si particulier, d'une facture si nouvelle, ont eu leur succès habituel, de même que les costumes, d'une si curieuse harmonie de tons, et les mouvements de foule si merveilleusement réglés par M. Sanine.

Il y a là, comme pour *Boris*, toute une résurrection de l'ancienne Russie, pour laquelle se réunissent d'une collaboration et d'un M. Henry Bordeaux, que les abonnés applaudiront ce soir, comme le grand public l'année dernière.

C'est un des spectacles les plus complets et les plus saisissants qui se soient vus au théâtre.

Raoul Brévan.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

— A l'Opéra, à 9 heures, Gala Beethoven. Au programme :

Ouverture de *Léonore* (orchestre conduit par M. Edouard Colonne) ; *Symphonie pastorale* conduite par M. Chevillard ; air d'Adèle : Mme Vallardi, de l'Opéra-Comique ; Concerto de violon, exécuté par M. Georges Enesco ; Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre, exécutée par M. Raoul Pugno et l'Association pour le chant choral (400 exécutants) sous la direction de M. André Messager ; *La Prière* et *In questio* tomba oscura : Mme Delna, Polonoise et Marches, par la garde républicaine, sous la direction de M. Gabriel Parès ; *Chansons écossaises*, par Mlle Mary Garden, avec accompagnement de piano, violon et violoncelle ; *Beethoven*, scène finale du drame de M. Fauchon ; MM. Monnet-Sully, Maurice Renaud, Mmes Sarah Bernhardt, Bartet, Braval, Rose Caron, Gilda Darthy, Génat, Hatot, Madeleine Roch et Vallardi.

— Au Châtelet, « Saison russe », à 9 heures, troisième représentation (première soirée de l'abonnement A) du *Pavillon d'Armide*, de *Prince Igor* et du *Festin*.

Dans le *Pavillon d'Armide*, le rôle d'Armide sera dansé par Mlle Karsavina et celui de Renaud par M. Kosslov, qui remplacera pour cette soirée Mlle Karalli et M. Mordkine. De même Mlle Feodorova exécutera le pas de trois précédemment dansé par Mlle Karsavina.

Rideau à 9 heures très précises. On n'entrera plus dans la salle après le lever du rideau.

— Au théâtre Femina, à 9 heures, première des trois représentations de *Elektra*, de Hugo de Hofmannsthal, adaptation française de MM. Paul Strouss et Stéphane Estein, avec Mme Suzanne Desprès dans le rôle d'Elektra, et du *Fardieu de la liberté*, de M. Tristan Bernard.

Il n'y a point de service pour cette représentation, mais des places sont réservées et seront remises au contrôle sur présentation de leur carte à MM. les critiques et courriéristes qui voudraient assister au spectacle.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, pour l'abonnement : *La Belle Sainara* (M. J. Truffier, Mlle Rachel Boyer, Berthe Bovy, Yvonne Liffard) ; *L'Ecran brisé* (M. Jacques Fenoux, R. Alexandre, Falconner, Mmes Bartet, Lherbay) ; *Tartuffe* (M. Delhelly, Louis Delaunay, Siblot, Joliet, Ravot, Félix Hugon, Jacques Guilhem, Mmes Thérèse Kolb, Cécile Sorel, Amel, Yvonne Liffard).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, 14<sup>e</sup> représentation de l'abonnement du mardi (série B) : *Lakmé* (Mlle Zepilli, MM. L. Boyle, Ghanse) ; *La Légende du point d'Argentan*.

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, les *Danicheff* (MM. Desjardins, Bernard, Vargas, Grétillet, Chambré, Fabre, Mmes Grumbach, Vénial, Albane, Kervich).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 323<sup>e</sup> représentation du *Roi* (M. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon, Petit, etc.) ; Mmes Marcelle Lender, Anna Diéterle, etc., et Mlle Lantelm dans le rôle de Marthe Bourdier. — A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, *Phédre* (avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Phédre).

Demain et après-demain, la *Tosca*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gaîté), à 9 heures, miss Isadora Duncan et son école d'enfants dans les « Danses antiques », avec le concours de l'orchestre Colonne, sous la direction de M. Edouard Colonne.

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, le *Scandale* (M. Lucien Guiry, André Dubosc,







## FRANCE

**SCHLAUGENBAD (Taumis), HOTEL VICTORIA  
ET RESTAURANT, vis-à-vis Royal Kurhaus.**

**SAINT-LUC** STATION SIERRE (Suisse)  
(altitude 1.680 mètres).  
**GRAND HOTEL BELLA FOLA**  
Maison moderne d'ancienne renommée, domi-  
nant le beau val d'Anniviers. Centre d'ex-  
cursion. Ombrage, position abritée.  
*Ouvert du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> octobre.*  
Arrangements. — Prix modérés.  
G. PONT, propriétaire.

Buenos-Aires, 21 mai.  
**BELGRINO** (Hamb.-Amer. Li.), La Plata-Ham-  
 bourg, est parti.  
 Rio-de-Janeiro, 21 mai.  
**RIO-NEGRO** (Hamb.-Amer. Li.), Hambourg-Cen-  
 tre Brésil, est arrivé.  
 New-York, 23 mai.  
**LA BRETAGNE** (C. G. T.), venant du Havre, est  
 arrivé à 4 h. soir.

**RENSEIGNEMENTS UTILES**  
LE SAINT DE DEMAIN : *Saint Bria.*  
*Imprimeur-Gérant : QUINTARD.*  
Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

[illegible]

**PRET** de suite sans frais, sur Hypothèque, assurance,  
A TOUS BANQUE CENTRALE FONCIERE, 2, r. St-Lazare.



CHOCOLAT  
VINAY  
LACTE

**RECONSTITUANT ENERGIQUE**  
ALIMENT IDEAL pour ENFANTS

**Grand Hôtel**  
**ST. MORITZ**  
**St. Moritz-Dorf**  
**Engadine**

*Station balnéo-climatérique la plus élevée de l'Europe*  
*300 chambres. — Ouvert depuis Décembre 1905*

**L'HOTEL DE LUXE DES ALPES**

Appartements de famille avec bains et toilettes, en plein Midi.  
Doubles corridors assurant une tranquillité absolue.  
Magnifique hall. — Terrasse et Restaurant français dominant le lac.  
Lawn-Tennis, Croquet, etc.  
Deux concerts par jour. — Train de luxe Châlis-Paris-St. Moritz.  
Pour prospectus, etc., s'adresser à LA DIRECTION.

# Regina-Palace-Hôtel

## MUNICH

*Position unique et tranquille, au milieu d'un vaste Parc  
Un des Hôtels des plus modernes et élégants du Continent*

200 Chambres et Salons. — 12 Appartements privés

120 Chambres avec Salle de bain et W.-C.

---

### Ems les Bains

guérit les Catarrhes

des voies respiratoires  
des organes digestifs  
des organes génitaux et la femme  
des vices urinaires et la goutte  
le rhumatisme, l'asthme

CURES D'EAUX ET DE BAINS

Inhalations :  
Cabinets pneumatiques, etc.  
Prospectus envoyés par la  
Kurkommission  
1. Eau minérale, le Sel d'Ems,  
les Pastilles d'Ems se vendent  
partout.

---

EMS-LES-BAINS HÔTEL D'ANGLETERRE & VILLA DU PARC  
1<sup>er</sup> ordre, avec grand jardin

particulièrement la Harpener et la Gelsenkirchen.

Crédit mobilier hésitant; de même le Foncier.  
Chemins autrichiens, fermes; Lombards soutenus. Laenderbank négligée; Alpines en re-

**Bruxelles, 24 mai, 4 h. 8.** — Le marché a présenté une grande animation. Les valeurs coloniales, la Rand Mines, le Rio-Tinto et la Tanganyika ont été particulièrement bien traitées.

**Madrid, 24 mai, 4 h. 25.** — Bonne séance sous tous les rapports; tendance excellente. Le change persiste dans son amélioration en clôturant à 11 50.

---

## INFORMATIONS FINANCIÈRES

**EMPRUNT 6 00 0 DU NICARAGUA.** — La Banque com-

Ces obligations, dont le porteur de 20 ou 50 \$, 100 ou 1,000 \$, aient partie d'une première tranche de \$1,000,000 de l'emprunt de 60 or de \$1,200,000 de la République du Nicaragua, autorisée par la loi du 5 mai 1910.

Ces obligations, productives d'un intérêt de 4 1/4 %, payable en or, par coupons semestriels de \$ 0.120, les 1<sup>er</sup> janvier et 1<sup>er</sup> juillet de chaque année, sont toutes remboursables au pair dans les 25 années qui suivront la date d'émission, par le moyen d'un fonds d'amortissement cumulatif auquel il sera annuellement attribué 1 0/0 du montant de l'emprunt. L'amortissement se opérera soit par tirages au sort, soit par rachats au-dessous du pair sur le marché.

**GENERAL MINING AND FINANCE CORPORATION, LIMITED.** — Le président, M. Johannesburg résident, a lu et a fait suivre les importantes déclarations faites par M. George Albi, à l'assemblée générale de la Corporation tenue à Johannesburg le 24 courant :

Le président, M. George Albi, déclara ne se préoccuper d'aucun autre projet que celui de la mine qu'il s'est occupé de l'industrie minière au Rand, la situation se fut jamais présentée sous un aspect plus favorable qu'actuellement. La Corporation a plus de 100 mines en exploitation, à la production de la lignite de conduite qu'elle a créée et aux efforts quelle a dépenses pour n'y point déroger. Bien que la Corporation ait déjà atteint un beau résultat, elle a résolu de viser plus haut, et de continuer à faire de nouvelles dépenses élevées quelle poursuit afin d'assurer le succès absolu dans l'avenir.

La situation de la Corporation est beaucoup

dern. reven	DESIGNATION DES VALEURS	Cours de clôture		diffé- consta
		d'hier	d'auj.	

3	Sud de la France	426	342	+ 1
4	Andalous 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> Serie	320	330	- 1
5	Andalous 3 <sup>e</sup> 2 <sup>er</sup> Serie	300	300	0
6	Asturies 1 <sup>er</sup> hypotauca	477	376	- 1
7	Autr.-Hongr. 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> hyp.	499	489	- 1
8	Dance-Banach	333	333	0
9	Espr. (B. 3 <sup>e</sup> )	333	333	0
10	Lomb. (Sud-Autr. 1 <sup>er</sup> anc.	294	294	0
11	Madrid-Sarag. 3 <sup>e</sup> nov.	289	289	0
12	Madrid-Sarag. 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> hyp.	300	300	0
13	Madrid-Sarag. 3 <sup>e</sup> 2 <sup>er</sup> hyp.	302	302	0
14	Saragoso-Cuenca 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> hyp.	302	300	- 2
15	Nord-Espag. 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> hyp.	383	383	0
16	Nord-Espag. 3 <sup>e</sup> 2 <sup>er</sup> hyp.	383	381	- 2
17	Pampelune Spec. 1 <sup>er</sup> anc.	374	375	+ 1
18	Portugal 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> 1 <sup>er</sup> anc.	358	350	- 8
19	Portugal 3 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> 2 <sup>er</sup> anc.	358	347	- 11
20	Salonic-Constantinop.	331	331	0
21	Smyrne-Cassaba 1891.	367	369	+ 2
22	Smyrne-Cassaba 1895.	367	365	- 2
23	Victoria A Minas 3 <sup>e</sup>	552	450	- 112

5 » Aciéries de France .... C 506 .. 508 .. 2 ..

nouveau de vitalité. Parmi les compagnies les plus intéressées dans cette question il faut citer

Langlaagte Estate, la May Consolidated.

[illegible]

propre 4%	98 12	98 12	Saragossa act.	408	414
c Unif. ...	93 25	93 25	Nord Esp. act.	330 50	313 25
oua D. om.	117 50		Métrop. Paris.	518 50	518

[illegible]

NEW-YORK, 24 mai

[illegible]

wn Deep	17	3/4	17	5/8	New Steyn.	2	13/32	2	13/32
wn Reef	12	.	12	5/8	Mourse D...	3	9/16	3	9/16
Beers D.	13	3/16	13	3/16	Rand Collier	2	7/32	2	7/32

Ban. Pa.	3	3/4	3	3/4	Rand Mines.	9	13/32	9	9/16
Bank. R.	3	3/4	3	3/4	Robinson D.	5	7/16	5	1/2
Camp. R.	13	13/32	2	1/8	Sch. Min.	10	1/2	10	1/2
Chas. B.	22	23/32	2	1/8	Roe Deep.	5	1/16	5	1/8
Fiera D.	6	3/4	6	3/4	Sinn & Jack	2	3/32	2	3/32
Globe M.	1	1/8	1	1/8	St. Louis	1	1/8	1	1/8
Hess. D.	4	7/8	4	1/8	Trans. G. M.	1	3/8	1	3/8
Ind. Est.	1	1/16	1	1/2	U. S. Cons.	3	3/8	3	3/8
J. & J.	2	1/8	2	1/8	Vanderbilt	1	1/8	1	1/8
Kent. C.	2	5/32	2	7/16	Van Dyck..	1	19/32	1	19/32
L. H. H.	7	5/8	7	13/16	Van Ryne ..	4	7/8	4	7/8
M. & N.	6	1/2	6	1/2	Wells Fargo	2	1/2	2	1/2
Nice....	1	1/16	1	1/16	Wilson & Cons	2	25/32	2	25/32
Ore.....	6	15/16	1	15/16	Witham Dea	5	13/16	5	13/16
Peters..	1	3/4	1	3/4	Wolfbuter .	4	11/16	4	11/16

Prochaines réponses des primes : 7 juïn. — Réponses : 8 juïn.

*Londres, 21 mai, 5 h. 25 soir.*

La liquidation de fin mai a eu lieu aujourd'hui. Les reports se sont établis, dans la plupart des

entre 6 et 7 0/0 l'an. Les dispositions du  
 marché restent, tout naturellement, toujours très  
 saines.

Le Premier Diamond est toujours à 9 liv. st.

### DERNIERS COURS ÉTRANGERS

Barselone.....	Change sur Paris....	Hier	Aujourd.
		11 65	11 60
Lisabonne.....	..... sur Londres.	100 60	100 40
		10 9 1/2	10 14 1/2
Or de lancino.....		15 5/32	

### Métaux sur Londres

livre. comptant.....	50 15/.	contre.....	50 8/9.
..... à trois mois.....	60 8 9/.		60 2 6/.
livre anglais.....	15 12/6	espagnol.....	15 7/6.

Breslau 4 1893.....	30 00	30 00	-.. 3
Sao-Paulo 5% 1908.....C	507 ..	510 ..	+.. 3
Bulgarie (Princ.de) 5% 1896.....	503 ..	509 ..	+.. 6

Congo (Sons of)	105	12	
Donan <sup>2</sup> Autriche	188	25	305
Emp. Chinois 1 <sup>o</sup> Lib.	100	10	100
2 <sup>o</sup> Lib.	100	10	100
3 <sup>o</sup> Lib.	107	10	107
Privileges	100	100	100
Espagne 1808	100	100	100
Espirito Santo	198	2	197
Haiti 1 <sup>o</sup> 1899	100	515	100
2 <sup>o</sup> 1899	238	50	238
Italy 1 <sup>o</sup> 1899	107	10	107
Japan 1 <sup>o</sup> 1906	97	90	94
2 <sup>o</sup> 1906	97	90	94
Mexican 1 <sup>o</sup> 1899	97	80	90
2 <sup>o</sup> 1899	100	507	100
Minas Gerais 1899	100	507	100
Paraguay 1899	100	507	100
Portugal 3 <sup>o</sup> 1899	61	60	61
1 <sup>o</sup> 1899	61	60	61
Roumania 1899	95	40	95
Roung 3 <sup>o</sup> or	95	40	95
Russia 1 <sup>o</sup> 1898	90	92	95
2 <sup>o</sup> 1898	90	92	95
3 <sup>o</sup> 1898	88	87	85
4 <sup>o</sup> 1898	88	87	85
5 <sup>o</sup> 1898	90	95	90
6 <sup>o</sup> 1898	87	16	87
7 <sup>o</sup> 1898	87	16	87
8 <sup>o</sup> 1898	73	70	70
9 <sup>o</sup> 1898	73	70	70

DERNIERS COURS ÉTRANGERS

celone.....	Change sur Paris...	11 65	11 40
nos.....	—	100 60	100 13
paraíso.....	— sur Londres.	10 9/16	10 1/16
de-Janeiro.....	—	15 5/32	.. 7/8

  

Métaux sur Londres			
ivre. comptant.....	59 15/8	contre.....	59 8/9
— à trois mois.....	60 8/9		60 2/6
omb anglais.....	13 12/16	espagnol	13 7/16

il y a un an a fait place à une façon plus saine d'envisager la valeur intrinsèque des entreprises

minières sérieuses et cette évolution des idées se reflète dans les comptes de la Corporation. Aux deux et indiquent que la Corporation a eu en 1908 un déficit de 24,661.14 liv. st. et en 1909 un déficit de 32,400.00 liv. st. qui son action présentait à cette époque, en tenant compte de toutes les pertes possibles, un excédent de 561,089 liv. st. sur son passif. Le portefeuille en actions de Compagnies sous sa direction et autres ainsi qu'en obligations figurait au 31 décembre 1908 pour 1,000,000.00 liv. st. et au 31 décembre 1909 pour 1,908,042 de 13,837 liv. st., qui, ajoutés au solde reporté de 8,064 liv. st., donnaient un bénéfice à répartir de 156,411 liv. st.

Les frais d'exploitation des mines subsidiaires ont été réduits de 21 sh. 5 d. par tonne en 1907 à 18 sh. 2 d. par tonne en 1908. Le bénéfice global réalisé par ces mines s'est élevé à 679,380 livres sterling.

Nous analyserons demain la suite de cet intéressant rapport.

Gas

RÉDACTION  
26, rue de la Harpe  
Paris 5<sup>e</sup>

S'ADRESSER  
ET POUR  
Chez MM. LAFONT

L'Année

Les Ombres

On a dit  
ses yeux  
l'émancipation  
est le pro  
dérable  
par son a

Soldat  
de Yugo  
par la  
conséq  
En e  
natione  
bryon  
dans l  
à l'His  
de no  
partan  
du mo  
tout un  
du glo  
par pu  
de la d  
règle

sécre  
et d  
en le  
quel  
lion  
lulus  
Mor